

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 51

Artikel: Au gré de la plume
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215163>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les professeurs, par leur tournure austère
Bien plus qu'ailleurs, chez nous sont respectés ;
En fait d'esprit, ils ont leurs tabatières,
Ou pour le moins leurs bésicles au nez.

Zim, zim, etc.

Les avocats, Dieu quelle fourmilière,
Il y en a, pour plaider notre droit ;
Ils sont pour nous comme au vent la poussière,
Plus il y en a et moins clair on y voit.

Zim, zim, etc.

Les notaires sont gens fort honorables.
Ils sont toujours sur le papier timbré,
Vous les trouvez presque toujours à table,
Ils vous renvoient, ne sont jamais pressés.

Zim, zim, etc.

Le médecin fait parfois fausse route,
Voyez-le donc le carnet à la main.
Mais bien souvent met le mal en déroute,
Quand il ordonne la purge ou le vaccin.

Zim, zim, zon, zon, zon, etc.

(Communiqué par C. P.)

Salut, Ernest ! — Il y a huit jours, à l'arrivée à Lausanne de M. Ernest Chuard, notre nouveau conseiller fédéral, un de ses combourgues et amis d'enfance, venu tout exprès de Corcelles près Payerne, vint lui serrer la main en lui disant :

« Salut, Ernest !... Quel plaisir de te voir au Conseil fédéral !... Qui aurait pensé à ça, quand on allait ensemble aux cerises !... »

N'est-ce pas bien de chez nous et bien joli ?

UN CLIENT PEU BANAL

On nous écrit du canton de Neuchâtel :

On sait que le pays de Neuchâtel a toujours été une pépinière de gens particulièrement doués, sous des rapports divers selon les différentes régions du pays. Si les *montagnons* ont de tout temps joui d'une juste renommée pour leurs qualités de fins ouvriers en horlogerie ; ceux de la région du bas pour leur tendance à produire des pasteurs et des notaires ; ceux du Val-de-Travers, par contre, se distinguent par leur esprit inventif, leur adresse en petite mécanique et, surtout, par leur caractère aventureux autant que commercial. C'est dans toutes les parties du monde que l'on rencontre des ressortissants de ce coin de pays, à la tête d'un commerce, petit ou grand, arrivé là on ne sait comment, mais toujours prospère et gardant partout ses principes d'ordre et d'économie qui sont le fond du caractère neuchâtelois. Un petit village, Buttes, patrie des Leuba, des Juvet et des Lebet, a fourni à lui seul toute une kyrielle de commerçants qui ont porté au loin la renommée des produits de nos industries.

Un ressortissant de ce village qui s'était, il y a fort longtemps, établi comme horloger-rhabilleur à Montréal (Canada), y possédait une petite boutique ayant juste la place pour lui et son jeune apprenti, qui était aussi un *Buttéran* et avec lequel il conversait habituellement en patois du crâ. La boutique avait une devanture grande comme un mouchoir de poche, dans laquelle pendaient des montres et des chaînes.

Un beau jour notre compatriote voit entrer dans son magasin, — comme il l'appelait pompeusement, — un grand diable de chef peau-rouge venant tout droit des contrées du Far-West. Il portait, comme les grands chefs, les plumes d'aigle du sommet de la tête jusque sur les talons, des vêtements de cuir, des mocassins ; il était armé du tomahak et du rifle ; sa figure était tatouée et de lourdes *cabocètes* pendait à ses oreilles.

Il exprime le désir d'acheter une montre et se mit en devoir de toucher successivement à toutes celles qui figuraient dans la vitrine et sur l'établi, les tournant, les ouvrant et examinant le mouvement comme l'aurait fait un horloger de profession.

Notre boutiquier, inquiet des allures du grand

chef, mais ne voulant pas le blesser par des observations qu'il aurait pu prendre de travers, dit à son apprenti :

— Vouaité-lé su lé dets ! (Surveille-le).

Ce qu'entendant, le chef indien répliqua :

— Craie-té que saie on lare ? (Me prends-tu pour un voleur) ?

L'homme du désert était un authentique enfant de Buttes. — B.

Un infidèle. — Une bonne dame de la Croix-Bleue avait été chargée de faire une enquête auprès d'un commandant d'école, pour savoir si l'abstinence faisait des progrès parmi ses soldats.

S'adressant au colonel :

— Dites-moi, colonel, êtes-vous aussi abstinent ?

— Certainement, madame, je l'ai été pendant quelques années.

— Ah ! vraiment ; et pourquoi avez-vous discontinué ?

— Eh bien, ma bonne dame, parce qu'à ce moment j'ai interrompu ayant atteint ma septième année. — C. P.

AU GRÉ DE LA PLUME

Voici deux lettres très amusantes et sans commentaires possibles, la seconde surtout, qu'un de nos lecteurs a l'amabilité de nous communiquer. L'une date de 1844, l'autre de 1853. Ce sont des lettres absolument authentiques ; c'est pourquoi nous taisons et les noms de personnes et les noms de lieux. En revanche, nous respectons leur orthographe fantaisiste.

*** 1^{er} janvier 1844.

Chère Emélie

Nous venons de recevoir ta lettre que nous attendions avec impatience, nous l'avons reçue le jour de l'an comme l'on dise, ce là nous a fait doubler notre appétit d'apprendre que tu étais en bonne santé c'est ce qui est le plus à désirer, le nouvel an n'a pas été bien brillant il n'a point eu de bal point de mascarade. Malgré un tams superbe un soleil superbe, un temps calme et doux comme un jour de printemps qu'and a nous nous l'avons passé aussi tranquille car nous étions tous couché à neuf heures, ton frère était malade d'un enflammation de gorge et il y a six Mois qui ne boit point de vin, on lui a coupé la luette et ce là va mieux, mais le nouvel-an n'a pas été sans gait pour lui il travail toujours au château, le jour de Noël il y eut un feu de cheminer dans la maison de B*** près de l'Eglise qui a mit la population en émoi a deux heures de l'après-midi cela a calmer sans avoir de suite fâcheuse.

Mademoiselle B... est bien contente de la Jenni, qui travaille bien à présent, elle a veillé très tard ses tams-ci, et sa maîtresse l'a bien récompensée elle lui a acheté un tartant et lui a donné quelques pièces de monnaie elle lui a dit quelle était bien contente d'elle notre père est toujours garde-champêtre malgré les aspirants qu'il y a eut ils ont été renommés sans leur faire la moindre observation.

Il se fait bien des mariages après le nouvel-an de filles de la ville avec des étrangères. Charlotte *** avec un jeune homme de *** qui est tailleur ; la C*** qui est en crainte d'un tailleur qui n'est pas Suisse et qui aura de grandes difficultés pour la marié ; la Sabine *** qui se marie avec un Allemand suisse qui est jardinier. il y a aussi le R*** qui fréquente J qui fréquente G qui s'est marié avec D. qui est revenu de l'étranger. Aline *** qui a accouché d'un garçon qui sera pour elle ; la Marie *** quite sa mère et a loué une chambre pour elle et sa sœur qui fréquente toujours son Allemand je crois qui se marieront car il y est tous les jours. Henriette *** va toujours avec son *** tantôt il ce quitte et se racomode, enfin ce là n'en finit pas.

Il y a l'on tams que nous n'avons pas été à V mais l'oncile et venu quelques jours chez nous mais il na porte plus rien la cousine de St-Saphorin est meilleur que eux elle nous a dit que le cousin de Russie avait fait dont à ces neveux et à ses nièces de pièces d'or et a laissé deux médailles une en or et une en argent celle en or et une reconnaissance d'une ville où il était en séjour né et l'autre et de bravoure ganiée dans une bataille.

With le renouvellement de l'année nous te souhaitons une bonne santé et prospérité et tant brassons tous en famille.

(Signature).

*** le 7 mai 1853.

Mademoiselle

Veuillez excuser la liberté que je prend de vous adresser ces lignes ; dont j'ai l'honneur d'être né ***, district d'Echallens d'une famille très honorée où j'ai reçu dans ma jeunesse l'éducation la plus soignée : et je me trouve même dans ce moment un savant. Et comme j'ai l'honneur de connaître votre personne, je viens très spécialement vous dire que je désirerais ardemment trouvé une fille, qu'elle me convienne et moi de mon côté j'aimerais assez lui convenir ; pour en faire ma compagne en ce monde pour partager avec elle mon bonheur sur cette terre passagère. Pour quand à vous, le serpent qui a séduit Adam et Ève ne pouvait pas être plus séduisant à mon cœur que vous. C'est pourquoi je viens très humblement vous offrir la main de mon cœur si la vôtre n'est pas encore promise.

J'oublierais de vous dire que je suis un jeune garçon âgé de 26 ans, assez amoureux et très joli ; et sans aucun défaut, bon comme le pain ; ma fortune n'est pas grande, j'ai à ma possession un billet de 12,000 francs dont l'acte ou l'obligation est dans ma malle, mais je n'en tire point d'intérêts. C'est une reconnaissance que je ne puis touché cette somme qu'à près la mort d'un de mes parents, dont je ne crois pas que l'espace de temps soit bien long sans qu'elle soit en ma possession ; et d'un autre côté je pourrais avoir 1000 francs après le décès de ma mère.

Chère Elise, je viens vous ouvrir mon cœur, et vous apprendre que dans la quinzaine je dois me trouver rendu à Lyon pour secrétaire du général Cateslan (il s'agit sans doute du général Castellane, ancien gouverneur de Lyon.—Réd.), et comme j'ai des parents à Montpreveyres et avant mon départ je veux aller les trouvés et depuis là j'irai vous rendre une petite visite, afin que je puisse vous parler de bouche ; probablement que ce sera dimanche prochain le 15 courant : premièrement je veux de mander à parler à votre père, dont je lui parlerais de votre sœur que j'ai vu en Angleterre et en suite je tâcherai de parler à votre personne.

Chère et bonne Elise, vous connaissez maintenant mon cœur, daignez réfléchir sur les paroles dont j'ai l'honneur de vous adresser ; et m'apprendre lors de notre entrevue si je dois former quelques espoirs sur les motifs de ma demande. Car d'après ma lettre vous pouvez juger ma personne et même connaître si je puis vous convenir ; je vous dirais de plus que je crois pouvoir d'après mes capacités obtenir un emploi dans la candidature de juge de paix ou de préfet, et même de voyer dans notre district, où l'on m'a promis de me faire avoir la première de ses places vacante ; j'ai obtenu 297 voix pour être élu député, lors du renouvellement du Conseil d'Etat du canton de Vaud, dont on m'assure que si ma présence il y eu été j'aurais été nommé.

Veuillez, très gracieuse Elise, agréer les amitiés bien sincères que je prend la hardiesse de vous adresser. Et dont j'ai l'honneur d'être pour la vie, votre tendre et bon ami si vous désirez ma accepter, où dans le cas contraire

vous garderez toujours ma lettre en souvenir d'un garçon qui vous aurait aimée.

Recevez, Mademoiselle, mes salutations empressées.

(Signature).

Nos médecins. — Le docteur *** arrive chez des amis, l'air soucieux :

— Eh bien ! docteur, qu'y a-t-il donc ?
— Je viens de voir un malade...

— Et ?

— Il m'a trouvé pâle et m'a ordonné un purgatif.

Couvaloup.

Lausanne, il faut en convenir
Est un bien fait pour le plaisir
Beaux environs, vues charmantes
Des promenades ravissantes;
Mais... tenez-vous à votre cou ?
Gardez-vous bien de Couvaloup !

En équipage et à cheval
Ou même à pied, ce m'est égal,
Vous pouvez circuler sans crainte
Sur tous nos beaux chemins d'enceinte;
Mais... tenez-vous à votre cou ?
Gardez-vous bien de Couvaloup !

Quitez Lausanne pour Prilly
Pour la gare ou bien pour Pully :
Partout trottoirs, belles chaussées,
De bancs et d'ombrages semées ;
Mais... tenez-vous à votre cou ?
Gardez-vous bien de Couvaloup !

Voulez-vous savoir la raison
De ce bien étrange abandon ?
La Cité, flière sur sa cime
Au fisc ne donne pas centime !...
En retour elle a Couvaloup
Gratis, pour se casser le cou.

Un abonné.

(Estafette du 27 avril 1868).

Découragé. — Un découragé disait à un ami qui essayait de le consoler :

— Non, j'ai assez de la vie... mon père, ma femme, ma mère, ma belle-mère, sont morts, je n'ai plus rien à espérer !

A PROPOS D'ÉCHANGES

III

(*Vigaitze* est connu. C'est la déformation du dialecte *Wie geht's* (wie geht es ? Comment cela va-t-il ?) Avec une nuance, cependant ; le mot ne comporte pas le double être *vigaitze*, c'est être bien, en bonne santé, et joyeux : il est tout *vigaitze*, aujourd'hui on dit aussi il est tout *louistic* (de lustig = joyeux) ; cela signifie : « il est plein de vif et d'entrain » ; puis, par extension : « Nous avons fait *vigaitze* hier soir : nous avons eu une petite réunion joyeuse ; nous nous sommes amusés ». *Vigaitzer*, faire la noce, est plus rarement employé.

Storb, de *gestorben*, mort, et de *sterben*, mourir, est parfois employé pour mort, de même que *kapout*, de l'argot allemand *harporen* (saigner, refroidir), *ferlore* ou *frellore* (de *Verloren*, perdue) : tout est *frellore*, entend-on dire, parfois, dans nos campagnes. A noter que les Allemands emploient, dans le même sens, « perdu ». *Jeder denk*, die sie *perdū* (chacun les croit perdus) : curieux échange, n'est-il pas vrai ! Notez que Rabelais lui-même a employé *frellore*. Parlant d'une tempête en mer, il écrit : « Cette vague nous emportera, Dieu serviteur ! ô mes amis, un peu de vinaigre ! *Zalas* (hélas !) les vettes (voiles) sont rompues ; le prodenu (vergue) est en pièces ; où sont nos boulingues (cordages) ? *Tout est frelore, bigoth !* On dit dans nos campagnes : il est allé apprendre le *tutche* (Deutsch = allemand). On y a plusieurs mots, à côté de « *Boche* » ou de *Alboche* (origine inconnue, mais sens bien connu) pour désigner les Allemands : « Les *yaya* craignant de novalles racailles, a écrit C.-C. Dénéréaz, dans

la *Bataille de San-Dzakie*. *Stofifre* est bien connu. Le mot vient, croit-on, de *stockpfeifer*, sorte de canne, dont la poignée recourbée se terminait par un sifflet. C'était une canne semblable que portait, il y a quelque soixante ans, le facteur qui, une fois la semaine, montait d'Orbe à La Vallée, distribuant la correspondance dans les villages situés sur sa route. Quand il arrivait au village, il sifflait avec sa canne et les gens accouraient pour recevoir les rares journaux d'alors et la correspondance. Ces cannes, parfois, renfermaient une flûte. *Talmatsi* s'emploie chez nous pour « parler allemand » et aussi pour bavarder. Clliau fennes ont talmatsi tota lo vêpra ! C'est la déformation de Dolmetsch (interprète) ; dont on a fait *truchemann* (même sens). Le mot est employé par Molière. Faire du *fouëtre* pour les bestiaux, c'est préparer leur nourriture (Futter). Nos pères ont connu les *cruches* (kreutzer), les *batzes* (Batz), les *rappes* (Rappen), comme monnaie. Ces cannes, parfois, renfermaient une flûte. En cherchant bien, on en trouverait d'autres.

41 Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA FÉE AUX MIETTES

PAR

CHARLES NODIER

Vous pensez bien qu'il ne tomba de la vieille veste de mon oncle André un seul bouton qui ne fut un louis double aussi, et je n'en tirai pas un de son enveloppe, que mes joues ne s'humectassent de quelques pleurs de reconnaissance pour la tendre prévoyance de ce père d'adoption, qui m'avait réservé si à propos cette ressource contre des revers inattendus. Je me retrouvais maître, en effet, de vingt louis, c'est-à-dire de la plus forte somme que j'eusse jamais possédée, et qui n'est pas de peu de conséquence dans la vie, puisqu'elle avait suffi au bonheur de la Fée aux Miettes. Comme c'était la juste mise de fonds de nos caboteurs, et que cet état industriel et honnête, mais qui n'est pas sans périls et sans aventures, me plaisait beaucoup en espérance, je m'empressai de les prévenir que j'étais en état de contribuer de toute ma part aux entreprises de la société dès le premier voyage, qui devait avoir lieu dans trois jours. Et c'était précisément le temps qui m'était nécessaire pour accomplir, selon notre usage, le devoir de mon pèlerinage annuel à l'église de Saint-Michel *dans le péril de la mer*.

Je partis le lendemain au point du jour, la résille sur l'épaule, la pointe à coques à la main, mes vingt louis dans la ceinture; plus riche, plus heureux, plus dispos que je n'avais jamais été. — Voyez Michel ! disaient les mères quand j'embrassais sur le chemin les camarades que j'avais eus à l'école. — Le pauvre garçon a perdu toute sa fortune sans qu'il y eût de sa faute ; mais, comme il a toujours été laborieux, sage et craignant Dieu, il ne manque de rien ; et il porte une si belle chemise de toile fine à petits plis et une si belle veste à boutons de nacre de perle, qu'on jurerait qu'il va se marier ce matin à la chapelle de son saint patron. Où avez-vous trouvé, bon Michel, ces superbes boutons de nacre qui brillent de loin comme des étoiles ?... Je répondis en rougissant que je devais tout à mon oncle André, dont la seule bonté m'avait préservé de la misère. — Mais je n'aurais pas rougi de la misère même, parce que je ne me reprochais rien.

Ma pêche aux coques fut si productive, que je m'étonnais en vérité qu'il en pût entrer un si grand nombre dans ma résille, quoique personne dans le pays n'en eût d'aussi large et d'aussi profonde. Cependant j'en avais donné trois fois autant pour le moins à de pauvres gens si disgraciés ce jour-là, qu'ils auraient retourné la grève de fond en comble sans en tirer une coquille. Cela me fit penser que la Providence me protégeait, et que saint Michel accueillait favorablement les prières que j'allais lui porter pour mon père, pour mon oncle et pour la Fée aux Miettes, seuls protecteurs que Dieu m'eût donnés sur la terre. Aussi, quand les pécheurs eurent vendu leurs provisions, je régalaï tous les pêcheurs d'une partie de la mienne, et je payai l'ap-

pré du peu d'argent qui me restait, sans toucher à mes vingt louis, dont l'emploi était réglé dans mon esprit avant mon départ.

IX

Comment Michel pêcha une fée, et comment il se fiança.

Je revenais gaiement du mont Saint-Michel en chantant cet air d'une ballade que les jeunes gens de Granville avaient apprise de je ne sais qui, si ce n'est de la Fée aux Miettes :

C'est moi, c'est moi, c'est moi !

Je suis la mandragore,

La fille des beaux jours qui s'éveille à l'aurore,

Et qui chante pour toi !

Je jetais cependant de temps à autre un coup d'œil sur le golfe de sable que domine avec tant de majesté la pyramide basaltique de Saint-Michel. C'était un de ces jours redoutables où la grève, plus mobile et plus avide encore que de coutume, dévore le voyageur imprudent qui se confie au sol sans le sonder. Le sable *enlisait*, comme on dit communément, et le glas du clocher avait annoncé déjà deux ou trois accidents. J'entendis tout à coup des cris qui appelaient du secours, et je vis en même temps l'apparence d'un corps bizarre qui n'avait rien de la forme humaine, mais qui attirait les regards par sa blancheur, et qui semblait lutter contre l'abîme par une force particulière de résistance que je ne m'expliquais pas. Je courus à l'endroit d'où le bruit parvenait ; mais, à l'instant où j'eus lancé la corde d'*enlise*, que nous portons toujours dans nos résilles, sur le point du gouffre où j'avais vu disparaître cette créature infortunée qui gémissait encore, elle ne pouvait plus s'en emparer, et toute l'arène retombait sur elle en tourbillonnant comme dans un entonnoir profond. Je vous laisse à juger de mon désespoir, d'autant plus amer que j'avais cru entendre articuler mon nom dans son dernier appel à la pitié des voyageurs. Je me hâtai d'y plonger ma pointe à coques pour la ressaisir par quelqu'un de ses vêtements, et je m'aperçus avec un plaisir inexprimable que mon bâton s'attachait par son croc de fer à un corps ferme et résistant qui me donnait la force de ramener à moi l'être incompréhensible que j'avais voulu sauver. Je luttai là, monsieur, contre Charbyde acharnée à sa proie, et je ne fus pas peu surpris, quand j'eus traîné mon précieux fardeau jusqu'au lit du sable, ferme et solide, qui se trouvait tout auprès, comme à dessein, de reconnaître la Fée aux Miettes qui respirait, qui vivait, et que mon harpon avait heureusement retenue, en s'engageant sous une de ses longues dents.

Dans un restaurant. — Garçon, je vois sur la carte : Omelette de deux œufs, 1 fr. 50.

— Oui, monsieur.

— Hier, j'ai mangé deux œufs brouillés, et on me les a comptés 2 francs ; pourquoi ?

— Je dirai à monsieur que pour faire des œufs brouillés il faut des œufs frais !

L'amorce. — Cueilli dans le prospectus d'un pédicure :

« L'art du pédicure a progressé comme tous les autres. Les cors, œils-de-perdrix, durillons que j'extirpe ne reparaisse jamais.

« Ce n'est plus la séparation de cors, c'est le divorce ! »

Bien assortis. — Il est question d'une vieille fille qui est sur le point de se marier :

— Elle épouse un célèbre archéologue.

— Un archéologue ! à la bonne heure : il apprécie ses charmes en connaissance de cause.

Royal Biograph. — Nous apprenons avec un vif plaisir que la direction du Royal Biograph s'est assuré l'exclusivité pour Lausanne de l'unique film tourné lors du combat Carpenter-Beckett, le 4 décembre dernier, à Londres, et qu'elle présentera ce film unique à partir du vendredi 19 courant.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOÎTE F. 180
TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS
Successeurs : H. Jordan, J. Blanc-Piguet, L. Noverraz.